

Le Cambodge dans la peau Ben Kiernan

ANTOINE FLANDRIN

Les Khmers rouges n'ont pas fini de le hanter. Après leur avoir consacré quarante ans de recherches et une dizaine d'ouvrages, l'historien australien Ben Kiernan continue de porter le fer dans la plaie, inlassablement. « Pour moi, une question reste en suspens : quel regard les dirigeants khmers rouges portaient-ils sur la terre et l'environnement du Cambodge, et comment ont-ils transformé les Cambodgiens en travailleurs forcés pour modifier l'environnement et se concentrer sur une économie agricole ? » Cette interrogation fera l'objet d'un important chapitre dans son prochain ouvrage consacré à l'histoire environnementale du Cambodge de l'ère glaciaire à nos jours.

Il travaille également sur les violences au Cambodge au XIX^e siècle. Fin 2017, il s'est rendu aux archives coloniales françaises d'Aix-en-Provence. Plongé dans les cartons contenant des textes rares du XIX^e siècle en langue cambodgienne, ce khmérophone a fini par trouver la pépite : un écrit sur une feuille de riz, datant de 1884, annonçant une rébellion contre les Français qui avaient imposé leur protectorat en 1863.

LES DÉBUTS D'UN COMBAT

C'est une véritable obsession que nourrit l'historien pour les archives de ce pays. Il les traque depuis que la plupart d'entre elles ont été détruites par les Khmers rouges. Né en 1953 à Melbourne, Ben Kiernan commence à s'intéresser à ces derniers lorsqu'il se rend pour la première fois au Cambodge du haut de ses 20 ans. Peu avant leur prise du pouvoir en 1975, il quitte le pays. Comme de nombreux observateurs occidentaux, il mettra du temps à mesurer à quel point ce régime était criminel. Ce n'est qu'après avoir interrogé, avec sa femme d'origine khmère, des centaines de réfugiés en Thaïlande, en Europe et au Cambodge qu'il dénoncera, en 1978, les « purges massives » et l'« ultranationalisme » du leader khmer rouge, Pol Pot (1925-1998).

Il apprendra ensuite qu'entre 1975 et 1979, les Khmers rouges ont causé la mort de 1,7 million de personnes, dont une partie de la famille de sa femme. C'est le début d'un combat pour que les leaders du régime soient jugés devant la justice internationale. Après avoir soutenu sa thèse en Australie, il rejoint l'université de Yale (Connecticut), où il fonde le programme sur le génocide cambodgien en 1994. Les moyens dont il dispose sont colossaux : financé par l'Etat américain à hauteur de 2 millions de dollars (1,7 million d'euros actuels), il s'appuie sur une équipe de chercheurs dévoués. Avec eux, il découvre en 1996, à Phnom Penh, 100 000 pages de documents produits par le Santebal, la police secrète des Khmers rouges. « Sans ces archives, nous n'aurions pas pu apprendre aux Cambodgiens ce qui s'est passé sous les Khmers rouges et nous n'aurions pas pu poursuivre les hauts responsables du régime devant la justice »,

L'historien australien a fondé le programme sur le génocide cambodgien en 1994.

Depuis, grâce à une dotation exceptionnelle de l'Etat américain, il exhume les archives de ce pays afin que les massacres de masse perpétrés par les Khmers rouges, entre 1975 et 1979, soient reconnus comme génocide auprès de la justice internationale

assure Youk Chhang, directeur du Centre de documentation du Cambodge, basé à Phnom Penh et fondé par Yale.

Alors que les massacres perpétrés par les Khmers rouges ne sont pas reconnus par l'ONU comme l'un des quatre types de génocide (s'appliquant aux groupes nationaux, ethniques, raciaux ou religieux), Kiernan mène une réflexion vive et à contre-courant. Selon lui, il y a bien eu génocide. Il insiste sur le caractère spécifiquement racial de nombreuses persécutions, qu'elles aient touché des groupes religieux (les Chams musulmans), ethniques (les Vietnamiens) ou nationaux (les ennemis de classe auraient, selon lui, été « racialisés »).

Pionnier des études sur les génocides, les *genocide studies*, ce courant de recherches interdisciplinaires forgé aux Etats-Unis et en Israël dans les années 1970-1980, il fonde en 1998 à Yale un programme d'études comparatives sur les génocides. Les idées qu'il développe dans *Le Génocide au Cambodge (1975-1979). Race, idéologie et pouvoir* (Gallimard, 1998) sont violemment combattues par Henri Locard. « La théorie centrale du livre – le génocide perpétré par les Khmers rouges suivrait essentiellement une logique de races et non de classes, comme dans les pays nazis – est fondamentalement inexacte », écrit l'historien français dans *Le Monde* du 28 avril 1998. Ben Kiernan lui répond dans les mêmes colonnes que l'obsession raciale et nationaliste chez Pol Pot et son groupe, sans équivalent dans aucun autre régime communiste, ne peut s'expliquer par le seul credo stalino-maoïste.

Kiernan ne va pas en rester là. Dans *Blood and Soil: A World History of Genocide and Extermination from Sparta to Darfur* (« Le Sang et le sol. Une histoire mondiale du génocide et de l'extermination de Sparte au Darfour », Yale University Press, 2007, non traduit), il prolonge ses réflexions sur « les sources internes et externes » de l'idéologie khmère rouge. Il montre que les fondateurs du Kampuchéa démocratique, loin de faire table rase du passé, se sont nourris du rêve d'un peuple khmer



SARAH NYANGUÉ

ancien rayonnant sur la péninsule indochinoise entre le IX^e et le XV^e siècle. Pour les Khmers rouges, c'était le peuple qui avait construit les temples d'Angkor, et non les rois, vus comme des exploités. C'est ainsi que Pol Pot affirmera en 1977 : « Si notre peuple peut faire Angkor, nous pouvons faire n'importe quoi. »

« MARÉCHAL, NOUS VOILÀ ! »

Plus inattendu : l'historien affirme que le communisme des Khmers rouges pétri de maoïsme et de stalinisme s'est mélangé à un racisme khmer autochtone ancien, ainsi qu'à un nationalisme xénophobe encouragé par le régime de Vichy en Indochine française pendant la seconde guerre mondiale. Selon lui, l'atmosphère intellectuelle dominante dans laquelle les dirigeants khmers rouges ont grandi aurait été déterminante : né en 1925, Pol Pot passe son enfance au palais royal de Phnom

Selon Kiernan, Pol Pot fait partie d'une génération qui a été écrasée par le mythe d'Angkor : la France coloniale n'a cessé de regarder les Cambodgiens comme un peuple déchu auquel il fallait révéler sa gloire passée. « D'après son compagnon de route, Pol Pot a l'impression d'être "un singe noir" lorsqu'il arrive à Saïgon en 1949, indique Ben Kiernan. Il est ensuite influencé lors de ses études à Paris, par son premier mentor, Keng Vannsak, pour qui le bouddhisme et l'hindouisme venus d'Inde, et omniprésents à Angkor, ont contaminé la culture khmère ancienne originelle. C'est ainsi que Pol Pot signe son premier article en 1952 sous le pseudonyme "Le Khmer originel". »

Par ailleurs, Kiernan s'appuie sur une dissertation écrite à la même époque par un autre théoricien khmer rouge, Khieu Samphan. Alors étudiant à la Sorbonne, celui-ci soutenait que le Cambodge devait revenir à l'autarcie, un modèle qui avait permis, selon lui, le développement économique de son pays sous Vichy. Rejetant la hiérarchie traditionnelle prônée par Pétain, les Khmers rouges auraient maintenu, une fois au pouvoir, une ferveur idéologique pour la vie rurale, que l'égalitarisme maoïste n'aurait fait que renforcer. Cette démonstration ne convainc pas Anne Guillou, chercheuse au CNRS, spécialiste de la mémoire des crimes khmers rouges. « Ben Kiernan est un grand historien. Mais il faut qu'il apporte des preuves », observe-t-elle.

Aujourd'hui, Kiernan continue d'étendre ses champs d'étude. Après avoir publié une histoire du Vietnam (*Viet Nam. A History from Earliest Times to the Present*, Oxford University Press, 2017, non traduit), il prévoit de revenir en France. « L'Institut méditerranéen de recherches avancées de l'université Aix-Marseille m'a invité à passer le premier semestre 2019 à travailler sur une histoire comparée des régions méditerranéenne et sud-est asiatique », explique-t-il. L'historien, qui compte en profiter pour continuer ses recherches sur le Cambodge à Aix, n'a pas fini de gratter la plaie. ♦

Selon Ben Kiernan, l'obsession raciale et nationaliste chez Pol Pot et son groupe, sans équivalent dans aucun autre régime communiste, ne peut s'expliquer par le seul credo stalino-maoïste

Penh, puis de 1942 à 1946 au Collège Norodom-Sihanouk, où il entend chaque matin l'hymne pétainiste *Maréchal, nous voilà!*. Considérant les Cambodgiens comme « indolents » et cherchant à les rendre « virils », le gouverneur de l'Indochine française, l'amiral Jean Decoux, les exhorte à participer à des chantiers archéologiques à Angkor, afin de se réapproprier « la grandeur de la civilisation khmère » et de développer chez eux « un sentiment national sincère ».